



ALESSANDRO
ROBECCHI

De rage et de vent

traduit de l'italien par Paolo Bellomo
avec le concours d'Agathe Lauriot dit Prévost

 l'aube
NOIRE

DE RAGE ET DE VENT

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

Titre original: *Di rabbia e di vento*

© Sellerio Editore, Palermo, 2016

© Éditions de l'Aube, 2021
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3921-8

Alessandro Robecchi

De rage et de vent

roman traduit de l'italien par Paolo Bellomo
avec le concours d'Agathe Lauriot dit Prévost

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

CECI N'EST PAS UNE CHANSON D'AMOUR, 2020; Mikrós noir,
2021

Ne vous mettez pas entre le dragon et sa rage.
WILLIAM SHAKESPEARE, *Le roi Lear*

Le tour des lumières.

Quatre interrupteurs, d'abord ceux au fond du salon puis les deux du bureau, un cube transparent qui donne sur ce spectacle de carrosseries luisantes, de courbes fluides, de chromes coûteux.

Puis l'ordinateur, arrêter, oui. Puis le système antivol. Puis le dernier bouton, celui qui allume les lumières des vitrines, des petites leds au niveau du sol pointant vers le haut, illuminant les voitures comme des œuvres d'art, comme de précieuses statues. Comme ce qu'elles sont, en fait.

Ce n'est que le rituel de la fermeture du soir. Une procédure. Une routine mécanique, rassurante, ordinaire, que rien ne peut briser.

Mais elle est brisée par des pas sur le marbre du salon.

Andrea Serini ne lève même pas les yeux.

« Nous sommes fermés.

— Mais non, vous êtes ouverts », dit une voix.

Ce n'est pas possible.

L'homme regarde celui qui a parlé, mais le salon est sombre, les leds diffusent une lumière qui sert à rendre encore

plus sexy les courbes des Porsche en exposition. Ce n'est pas un client en retard.

De plus, les traits de l'homme qui se tient à présent au milieu du salon ne se distinguent pas. Le cabriolet blanc intérieur rouge qui vient d'arriver scintille comme un diamant de la Couronne, mais la tête du gars, non, on ne la voit pas.

Mais cette voix...

« Salut, Andrea. »

Un instant suspendu. Un instant long.

« Toi ?

— Moi.

— Mais...

— Je sais.

— Mais toi... »

Si, dans le noir à peine sectionné par des petites lames de lumière blanche, on pouvait percevoir son visage, l'homme qui bégaie afficherait le masque de la stupeur totale. La stupeur, la surprise, la peur, ce sont des choses qui ne font pas de bruit, elles s'approchent doucement. Le problème vient lorsqu'elles ne partent pas.

Et là, le silence, quelqu'un va devoir le remplir.

« Ne t'inquiète pas, Andrea, je ne fais que passer. Tu sais, je ne fais toujours que passer. »

Oui, un oiseau de passage. Et de proie.

Maintenant l'homme marche lentement dans le salon. Il caresse de ses doigts les lignes du cabriolet, le cuir du siège cousu à la main. On dirait un client, même si on ne voit pas encore son visage. C'est une ombre.

Il ouvre la portière du conducteur, la referme. Ça fait un bruit solide et doux. Un clac précis qui signifie : regarde-moi, je suis belle, puissante, je suis la perfection, viens, prends-moi, allez.

« Belle bête, dit l'homme.

— Belle bête si je la vends, dit Andrea Serini qui s'est un peu ressaisi. Ces bêtes-là, même les footballeurs ne les achètent plus. »

Puis, vu qu'il a retrouvé son courage :

« Et maintenant qu'est-ce que je dois dire ? Bienvenue ? Pourquoi t'es là ? Qu'est-ce que tu veux ? »

Il a déchargé ses questions à la hâte. Mais ce n'est pas aux réponses qu'il pense. Ce qu'il pense, c'est : *Ce n'était pas là-dessus qu'on s'était mis d'accord. On s'était dit aucun contact, plus jamais.*

« Mon argent, Andrea. Rien d'autre, dit la voix.

— Ton argent ? Je n'en sais rien... Allons dans le bureau. »

Il esquisse un demi-tour, peut-être qu'il pense qu'assis, la lumière allumée, ce sera plus facile.

« Non, restons ici. »

Il se tourne à nouveau vers cette ombre au milieu des lames de lumière qui regardent vers le haut.

« Mais... ton argent... ce n'est pas Angela qui l'avait ?

— Angela, si.

— Et donc ? » Il a essayé de garder une voix ferme, il ne saurait pas dire si c'est réussi.

« Et donc Angela, impossible de la trouver. Disparue. Rien, aucune trace, rien de rien. Ça fait une semaine que je suis revenu, que je demande à droite à gauche... Et maintenant, c'est à toi que je demande.

— Aucune idée, vraiment... ça doit faire des années que...

— Andrea, elle t'amenait les cons qui achetaient... — il fait un geste circulaire avec son bras — ... ceux qui achètent ces machins. Vous étiez en affaires, si ça se trouve, tu la baisais aussi...

— Mais qu'est-ce que tu racontes ! »

L'ombre lâche un petit rire froid :

« Tu crois que c'est ça le problème ? Le problème, ce n'est pas Angela, c'est mon argent. Un million, Andrea. Tu me dis où elle est, je vais lui rendre visite, je lui apporte un bouquet de fleurs, je prends mes affaires et je m'en vais... Rapide, indolore.

— Je... je ne sais... »

Il a bégayé. Il l'a compris tout seul. Il a compris qu'il a montré sa peur, et maintenant il a peur pour de vrai. C'est quelque chose qui s'autoalimente, grandit, se démultiplie. D'abord un petit tremblement, puis la vraie peur. Il suffit de peu pour que la terreur arrive. De zéro à cent kilomètres heure en cinq secondes quatre, comme le cabriolet blanc.

Maintenant l'homme a un pistolet dans la main.

Andrea Serini ne voit pas bien, il n'y a rien qui brille ou qui semble menaçant. Aucun trou noir à regarder hébété, aucun bras tendu – dans les films on voit plein de conneries. Ce pourrait être un téléphone, mais il sait que ça ne sert à rien de se raconter des histoires. Pas avec ce gars-là.

« Ça fait des années que je ne l'ai pas vue, sérieusement.

— Un nom, un endroit, ce que tu sais, mais tout de suite, maintenant », dit l'ombre.

Dans sa main, ce n'est pas un téléphone.

« Anna. Anna Galinda. C'est tout ce que je sais... Il y a deux... non, trois... il y a trois ans, elle est venue ici me dire qu'elle partait, qu'elle avait changé de nom... Elle m'a donné une carte, mais va savoir où elle est... Elle voulait que je sois au courant au cas où elle m'enverrait quelques clients... pour les voitures, tu sais... Je m'en souviens parce que sur la carte il y avait ce nom... juste le nom... Anna... Galinda... Galindi... Non, il y avait aussi deux lèvres imprimées, rouges, tu sais... et quelque chose écrit au stylo...

— Une adresse ? Un numéro ?

— Non... Juste le nom et ces lèvres... rouges... et une phrase du genre... CADEAU D'USAGE, ANDREA... Je lui donnais trois, quatre mille pour chaque affaire, elle appelait ça comme ça... un cadeau... Mais après cette fois-là, ce n'est plus jamais arrivé.

— Et si c'était arrivé, où est-ce que tu aurais envoyé l'argent ?

— Je ne sais pas... justement... mais je crois qu'elle se serait manifestée dans ce cas-là...

— Anna Galinda.

— Ou Galindi... Galinda, je crois, mais... je peux chercher la carte, peut-être chez moi, quelque part...

— Mais non, Andrea, c'est très bien comme ça. Au contraire, merci », et il esquisse un demi-tour.

Andrea Serini se sent comme quelqu'un qui vient de poser un sac de deux quintaux. Il expire comme s'il avait retenu son souffle jusque-là et, qui sait, c'est peut-être le cas.

« Alors... comme on dit... adieu.

— Oui, voilà, adieu », chuchote l'autre.

Puis il lève légèrement un bras et tire. Une petite flambée jaune, un bruit étouffé.

La tête d'Andrea Serini bondit en arrière, le corps la suit après une fraction de seconde. Le flanc du cabriolet blanc se retrouve strié de rouge. Le corps est au sol, la tête posée entre la roue avant et le pare-chocs. L'ombre se penche et tire une autre balle, le canon à quelques centimètres du front. Il pense que la strie rouge sur la portière a la couleur de l'intérieur en cuir cousu à la main.

Puis il met le pistolet dans la poche de son manteau, se tourne et gagne la porte du salon ; il l'ouvre en gardant la main dans sa poche, en utilisant la doublure comme un gant, et il sort dans le noir.

ALESSANDRO ROBECCHI

Il ne court pas, n'accélère pas, n'halète pas.
Il y a un vent froid, qui sait, peut-être que s'il pleuvait,
ça donnerait de la neige. Mais le ciel est serein.
Noir, glacial et serein.

« **P**ose-le ici, Alfredo, merci. »

Katia Sironi a parlé avec gentillesse, un léger sourire aux lèvres, mais tout le monde sait que dans sa bouche une telle phrase peut vouloir dire : « Fous-nous le camp, on doit discuter. »

Alfredo, qui apprécie cette cliente directe et gigantesque, sourit lui aussi, pose le seau à glace qui contient la bouteille de ribolla gialla, et s'en va du pas feutré que seuls emploient les serveurs au long cours et certains jeunes guépards.

Jouant avec les couverts, assis devant cette immense matrone, Carlo Monterossi sourit aussi. Parmi les compétences de Katia Sironi, qui sont nombreuses, il y a sans aucun doute savoir choisir un restaurant, ce qui fait qu'à présent ils se trouvent dans une trattoria près de Porta Romana, dans une véranda qui donne sur la rue et les abrite d'un vent glacial qui transperce les os de Milan, et qu'ils attendent pour commander.

Les rôles sont écrits : elle doit parler, il doit écouter.

Le problème sera d'ordre technique, Carlo est curieux de voir comment Katia va pouvoir parler tout en dévorant un steak grand comme l'Ombrie et épais comme une glissière

d'autoroute. Il picore sa salade de poisson, peu convaincu – c'est pour ça qu'il a exigé du vin blanc –, et elle, elle ressemble à une équipe de lutteurs de sumo qui n'ont rien mangé depuis deux semaines.

« Donc ? » Ça, c'est lui.

« Donc je t'ai fait le chef-d'œuvre habituel, Carlo, dit-elle en prenant son verre. Putain, tu devrais m'ériger un monument.

— Tout le marbre de Carrare ne suffirait pas », dit-il, et il sourit toujours. C'est la deuxième fois en quelques minutes, et par les temps qui courent, avec son humeur, c'est un vrai record.

Le fait est que cette femme, cette tonne d'énergie concentrée derrière deux nichons monumentaux, est peut-être la personne qui le connaît le mieux au monde. OK, c'est son agent. Mais Carlo la voit plutôt comme une grande raffinerie. Il amène le pétrole brut, quelques idées, quelques ébauches d'émission télé, quelques formats, comme disent les vrais. Et elle fait le reste. Elle élabore, modifie, transforme en tableaux, analyse la cible, pointe son index large comme un poteau électrique sur des directeurs généraux effrayés, ou des directeurs du personnel, ou des directeurs des programmes de la Grande Télé Commerciale – la Grande Usine à Merde – et elle en tire de l'essence raffinée. C'est-à-dire des contrats plutôt princiers qui permettent à Monterossi ici présent de mener la vie qu'il mène, c'est-à-dire pas mal du tout, si l'on regarde ses avis d'imposition et tout le reste.

C'est elle qui a fait de *Crazy Love* – l'émission des cœurs brisés, pacotille émotionnelle et pornographie des sentiments – un succès sans précédent. C'est elle qui a transformé une idée de Carlo, une idée qu'il trouvait... romantique, oui...

gentille, en un guignolesque opprobre télévisuel pour millions de spectateurs. Une mirobolante et assez obscène caricature de l'amour présentée par la reine de la télé populaire Flora De Pisis, que Dieu nous en préserve.

Bref, Carlo lui doit beaucoup. Beaucoup plus que les quinze pour cent qu'elle encaisse pour ses services et pour lui éviter tout contact avec la nomenklatura de l'entreprise. Vu comment démarre la conversation, il sait qu'il aura une dette éternelle envers elle.

Parce que ça fait déjà quelques années que Carlo, inventeur de cette saloperie qui brasse des millions d'euros sous forme de pub, n'en peut plus. Il hait les lumières blanches qui nivellent les rides de la fatale Flora quand elle gesticule en gros plan. Il hait les histoires de passion et amour fou « peignées » par les auteurs pour des raisons de digestibilité télévisuelle. Il hait ces petits hommes aux égoïsmes gigantesques, ces femmes insipides, ces vies remises à zéro qui cherchent, dans les mercredis soir et dans les grimaces complices de Flora De Pisis, une caricature de feuilleton XIX^e siècle, avec des citadines déglinguées à la place des fiacres, des ongles vernis au lieu des mouches au coin des lèvres, des coiffures de femmes de footballeur à la place des perruques poudrées.

Il n'y a rien de pire qu'un trois-pièces à Rozzano qui se rêve Versailles pour vous serrer le cœur.

Alors, cette fois-ci il s'est décidé : il part.

Le premier pas a été de résister à toute la rationalité déployée par Katia Sironi ici présente, assaisonnée de « Tu es un crétin », de « On ne quitte pas un tel poste », et soutenue par la suite interminable d'avantages économiques, sociaux, mondains, tactiques, stratégiques, d'une telle position.

Rien.

Carlo avait résisté, pour une fois, comme un roc.

Le second pas avait été plus fourbe : chatouiller l'orgueil de cette femme forte et tenace comme ces idiots bodybuildés – mais oui, ceux des Thermopyles. Lui confier une nouvelle bataille. La convaincre de négocier une *exit strategy*, mais pas que. Relancer, doubler la mise, la pousser à dire aux dirigeants de la Grande Usine à Merde que *Crazy Love*, la mine d'or en *prime time*, pouvait désormais avancer sans que Carlo Monterossi soit aux commandes, et que ce talent cristallin, cet auteur si brillant – cet imbécile solennel, aurait-elle dit – devait être affecté à d'autres projets, plus ambitieux. Bref, la mettre face à un nouveau défi : Que va-t-on faire, à présent, de ce champion de l'audience ? Courage, messieurs, on écoute les offres... adjudé vendu !

« Donc ? » Toujours lui.

Katia Sironi avale la dernière bouchée du bifteck – à en juger par sa taille, ce devait être du mammoth –, boit une longue gorgée de vin et s'appuie sur le dossier de sa chaise, ce qui signifie qu'elle impose à ce pauvre bois une pression égale à celle d'une météorite.

« Donc c'est comme ça, dit-elle en mettant les mains sur la table. Ils acceptent à deux ou trois conditions.

— J'écoute, dit Carlo.

— Tu te détaches petit à petit de *Crazy Love*, disons jusqu'à la fin de la saison, ce qui fait dix, douze émissions...

— Mais...

— Tais-toi. »

Carlo sait reconnaître un ordre et se tait.

« ... Cela signifie que tu dois aller à une réunion de temps en temps, te montrer, ne pas ressembler à un porté disparu en Russie. Ils ne le font pas pour l'émission, ils ne sont pas

cons, ils savent que la machine tourne toute seule, maintenant. Ils disent ça pour Flora De Pisis. La star, c'est elle, et si elle voit son auteur ramasser son chapeau, elle pourrait s'emballer, trépigner, faire des caprices et demander un... réajustement, disons... de son contrat, c'est-à-dire beaucoup d'argent. »

Carlo s'impatiente :

« Ouf... l'argent... »

— Oui, Carlo, l'argent. Au cas où ça t'aurait échappé, nous ne parlons pas de philosophie théorique ou de bons sentiments, mais de cette merde bénite qu'est l'argent. Le tien, d'ailleurs... »

Carlo lève les mains, comme quelqu'un qui se rend tout en sachant qu'il sera quand même fusillé. Katia Sironi continue :

« ... Donc, voilà tes devoirs pour les six prochains mois : te détacher lentement de l'émission en t'arrangeant pour que la divine Flora ne se fasse pas sauter le bouchon... »

— Et... ? dit Carlo. Je me trompe où je vois venir l'arnaque ? »

L'autre continue comme si personne n'avait parlé :

« ... Et en même temps chercher une autre idée, expérimenter, inventer, laisser naître dans ton esprit quelque chose qui leur permette de rester parmi les premières entreprises nationales dans la production d'horreurs... et qui nous permette, à nous, de nous octroyer encore longtemps des petits repas comme celui-ci. »

— Eh bien... » commence Carlo.

Mais elle trace comme une torpille.

« Au chapitre rétribution... pardonne ma vulgarité... le contrat pour *Crazy Love* reste inchangé pendant toute la saison. Ils ajoutent un jeton pour étudier un éventuel nouveau projet. Un beau jeton : deux cent mille, la moitié tout de suite, la moitié après, si l'idée leur plaît. Et puis on négocie la rétribution sur chaque épisode, les droits et tout le reste. »

Ils sont plusieurs à demander si tu veux un bureau là-bas ou si tu as besoin de gens, mais dans ce cas, la négociation pour tes esclaves, c'est à toi de t'en occuper, je ne suis pas ta bonne. »

Point.

Basta.

Elle ne dit rien d'autre.

Avec sa bouche, tout au moins, parce qu'avec une main, par contre, elle fait un geste rapide, presque imperceptible, et tout à coup le serveur Alfredo se matérialise à ses côtés.

« Un café et cette grappa vieillie en barrique, tu sais laquelle, Alfredo. »

Puis elle s'adresse à Carlo :

« Toi ? »

— Un café, dit-il en pensant encore aux nouvelles qu'il vient de recevoir.

— Alors deux cafés, Alfredo, et la grappa tu me la mets double. »

Maintenant Carlo sait que c'est son tour, mais d'abord il veut assouvir sa curiosité :

« Tu as parlé avec qui ? »

— Avec le boss en personne, Luca Calleri. »

Carlo siffle brièvement. Le président directeur général. Le chef suprême. Le jeune, le charmeur, l'implacable manager sur lequel fleurissent des légendes d'entreprise dignes d'un chansonnier médiéval. Certains doutent même qu'il existe, si ce n'était quelques photos sur Google où il serre des mains importantes ou monte dans un hélicoptère – on dirait une Entité Supérieure que les humains n'atteindront jamais.

Carlo sent une petite douleur, dans un flanc, là. C'est le coup de coude de son ego qui lui parle de l'intérieur: *T'as compris, couillon ?*

Il en a un peu honte, donc il choisit la voie diplomatique :

« Tu en penses quoi ? »

Katia le regarde comme s'il était un Aborigène échappé de la réserve et tombé en plein centre de Milan.

« Je dis que si tu es assez con pour quitter un gisement de diamants comme *Crazy Love*, alors c'est ce qui se rapprochera le plus d'un gain au loto. Tu ne trouveras pas mieux. Et puis, même si te donner raison me file la jaunisse, je dis que c'est peut-être vrai, c'est le bon moment. Ils sont désespérés parce qu'ils n'ont pas eu de nouvelles idées depuis l'Armistice, et ils savent que tu peux leur en donner. Si ça fait un tabac comme *Crazy Love*, tu deviens le roi de la Grande Usine à Merde, ce qui veut dire qu'à partir de ce moment-là, les chiffres sur les chèques c'est à toi de les écrire, et que tu vas aligner les zéros.

— Tu sais bien que ça...

— Oui, je sais tout, Carlo. Je sais que ça ne t'intéresse pas, que ce n'est pas ton premier souci, que c'est une chose vulgaire, et que ces trucs-là, le divertissement stupide qui idiotifie le peuple, ça te fait horreur. Mais tu sais le faire et à ton âge il serait temps de te rendre à l'évidence, t'es un auteur de télé et aussi un brave homme, deux choses que je croyais inconciliables. Mais je suis l'agente du premier, pour le deuxième, je te laisse te démerder. »

Voilà.

Après quoi, Katia Sironi déride sa figure renfrognée et lâche un de ses rires qui font trembler les murs, qui fêlent le cristal et qu'un jour quelqu'un utilisera pour les effets sonores de films postapocalyptiques. Tout tremble, tout vacille. Heureusement que la grappa n'est pas encore arrivée, sinon Katia devrait lécher la nappe.

Maintenant qu'elle a arrêté de faire l'agent, de penser en termes d'audimat et de clauses écrites en caractères invisibles... maintenant, oui, elle redevient humaine. Carlo la serrerait dans ses bras, si deux bras suffisaient.

Alfredo pose les deux cafés et un verre de liquide ambré sur la table puis s'en va, silencieux.

Là, Carlo ne sait pas quoi dire, mais il sait qu'il ne peut pas se taire pour toujours :

« Très bien, ça me paraît un bon accord. Simplement... Simplement, ça ne va pas être facile de trouver une autre idée, à moins de tomber à nouveau dans le piège. Je sais comment ça marche, maintenant. Moi, j'ai une idée, et eux la transforment en merde... »

— C'est vrai, dit Katia Sironi. Mais c'est vrai aussi que la merde se vend bien, Carlo, et les trouvailles pour connaisseurs, il y en a sept ou huit comme toi prêts à payer pour ces choses-là... Combien de fois on a eu cette conversation ? C'est la télé, Carlo, ce n'est pas la vraie vie, c'est un truc avec des lumières à fond, du plastique bleu ciel et des pantins qui s'agitent pour d'autres pantins assis sur leur canapé à la maison... Mais je vais te dire une chose sur la vraie vie aussi... »

Attention, se dit Carlo, *c'est le moment de la leçon de vie.*

Maintenant cette tonne de cynisme a même l'air... tendre... oui, tendre.

Douce, affectueuse, maternelle.

« Je le dis pour toi, Carlo. Ne confonds pas le bonheur avec ces trucs-là. Prends ce qui vient et remercie. Pas seulement parce qu'il y a aussi des gens qui travaillent à la mine... Quelle banalité, n'est-ce pas ? Non... Mais parce que, d'une certaine façon, par rapport à ceux qui vont à la mine, tu en as moins le droit. Tu es tout aussi malheureux, soit, mais où ? Dans ton *rooftop*, avec ton whisky hors de prix, tes voyages, ta grosse

voiture... C'est mieux comme ça, non ? Ne méprise pas ce que tu fais pour vivre, parce que tu vis bien, et puis aussi parce que balancer ses privilèges, c'est... c'est un truc de privilégié, voilà. »

Carlo ne la regarde pas, à présent. Il joue avec la cuillère à café.

Il sait que Katia a raison. Il sait que la Grande Usine à Merde n'a rien à voir avec ça, et que c'est autre chose qui joue les accords de son blues. Il ferme les yeux. Il s'échappe un instant.

« Je reviens », avait dit María, qui pourtant n'est pas encore revenue. Et lui, qui avait cru moyennement à ce « Je reviens », s'y était accroché quand même comme à la dernière branche penchée sur le fleuve avant la cascade. Et maintenant ça fait un bon moment qu'il est accroché à cette branche, et le fleuve est froid, et ses mains lui font mal. Et elle, Katia Sironi, miss Cynisme, est en train de lui dire qu'à la même branche sont peut-être accrochés aussi d'autres gens moins chanceux que lui. C'est vrai. Elle a raison. Mais ça change quoi, putain ? L'eau n'en est pas moins froide, ses mains le brûlent tout autant.

Maintenant elle le regarde comme si elle l'aimait bien, c'est peut-être même vrai.

« Tu as compris, Carlo ?

— Oui. »

Puis Katia Sironi fait un autre geste et Alfredo apparaît en une nanoseconde.

« Sur mon compte, Alfredo, et appelle un taxi. »

Et à Carlo :

« Tu mets le pourboire. »

Carlo fait glisser vingt euros sur la table alors qu'elle se harnache d'écharpes très raffinées, s'enveloppe dans un manteau gris pouvant abriter une compagnie de chasseurs alpins et se dirige vers la sortie.

Mais à mi-chemin elle se retourne, comme si elle s'était soudain souvenue de quelque chose :

« Ah, excuse-moi, j'oubliais, il y a une autre condition. »

Elle continue seulement après avoir vérifié que Carlo fait bien sa Tête Agacée Numéro Un, celle de quand il est vraiment agacé.

« Il veut te voir, il veut rencontrer le grand auteur. Un dîner, demain soir. Son assistante va t'appeler pour les détails. »

Puis elle lui imprime sur les joues deux baisers qui claquent comme deux ventouses et se dirige vers le taxi qui attend.

Carlo reste un instant immobile devant le restaurant. Le froid remplit ses yeux de larmes, ou c'est peut-être le vent. Quelle chose étrange, d'ailleurs, parce qu'à Milan, du vent comme ça, il n'y en a presque jamais. Le ciel est d'un azur éclatant, congelé lui aussi.

Et comme ça, pense-t-il, j'ai même droit au dîner mondain avec le Grand Chef Suprême de la Grande Usine à Merde, un rendez-vous pour lequel beaucoup donneraient leur bras ou leur fille adolescente, et qu'il échangerait volontiers contre deux mois de travaux forcés en Ouganda.

Il jure bas dans le vent et se dirige vers sa voiture, les mains dans les poches, la tête baissée comme un vieux vaincu.

Carlo Monterossi, l'Homme Qui Se Rend.

Le froid, ça va. Mais les pieds, nom de Dieu, les pieds. *L* Mais comment ils font, putain ?, pense le moine. Pourtant il est respectueux et parfois même admiratif pour certaines choses qu'il a perdues depuis belle lurette – foi, dévotion, ces histoires-là. Mais, pardonne-le Seigneur, il doit faire deux ou trois degrés en dessous de zéro et il souffle un vent qui vous coupe le visage, et lui, il trotte dans ses sandales pieds nus, deux blocs de marbre qu'il ne sent plus.

Il regrette d'avoir laissé sa voiture si loin, c'est aussi ça la prudence, on ne plaisante pas là-dessus, on ne fout pas en l'air un travail de plusieurs semaines comme ça, juste pour se garer plus près.

Alors le moine accélère le pas, il pense qu'il lui suffit d'atteindre sa voiture, où il a laissé chaussettes et chaussures, et il pense aussi à chez lui, à l'eau bouillante qu'il fera couler sur ses pieds, qui vont peut-être fondre entièrement. Et au moins, se dit-il pour se remonter le moral, au moins ce cinéma est derrière lui, et maintenant tout est clair.

Tout est clair, oui.

Alors il parcourt d'un pas rapide la via del Passero, qui ressemble à une soufflerie, traversée comme elle est par ces

bourrasques glacées. Il vient de sortir par l'arrière de San Giovanni Battista alla Creta, église et couvent, patronage attendant, une de ces églises qu'avait voulues le cardinal Montini, à l'époque où il n'y avait là-bas que les dortoirs pour immigrés du Mezzogiorno – bras pour les usines, nouveaux clients pour linge et citadines, une imprimerie de lettres de change pour la plus grande gloire de l'ère nouvelle, lumineuse et progressiste... alors, on l'achète c'te cuisine économique, madame ?

Mais il pense à ses pieds maintenant, et à l'endroit où est garée la voiture, parce qu'il approche et doit juste traverser la via Inganni, qui est une grande rue, et puis ciao, à la maison, à la maison, si Dieu le veut.

Et il tourne à l'angle de la via Inganni pour gagner le passage piéton ; et là il n'y a presque rien si l'on excepte cette cathédrale – celle-ci, oui, luxueuse et rutilante, qui expose toutes ces voitures de rêve. Il le sait parce que ça fait dix jours qu'il s'impose ce calvaire de pieds gelés, et parce que ces lumières du bas vers le haut comme des petites lames chaudes qui caressent les voitures continuent de lui plaire. Depuis hier, en plus, il y a ce monstre blanc décapotable en vitrine, à la place d'honneur, qui ressemble à un trophée. Ce n'est pas comme s'il aimait le luxe ou les séries limitées, bien sûr, mais même un moine sait reconnaître la beauté quand il la voit. Surtout un moine, peut-être, et encore plus celui dont les pieds sont deux lourds sabots de glace.

Aussi il jette tout de même un regard, sans ralentir le pas, car comme le disaient nos garçons sur le Don¹, celui qui s'arrête est perdu.

1. Entre 1942 et 1943, le fleuve Don fut le décor de plusieurs batailles décisives qui se conclurent par la défaite sanglante de l'axe italo-allemand face à l'Armée rouge.

Et puis.

Et puis le regard est tout, et parfois une seconde est le temps qu'il faut, et même moins. Le moine voit deux silhouettes debout dans le salon du concessionnaire, derrière la voiture blanche sans toit, et une main qui se tend et détonne dans une petite flambée jaune qui se confond avec les lames de lumière.

Ensuite, debout, il ne reste qu'une silhouette.

Puis l'ombre se baisse derrière la voiture blanche et se relève en un instant. Pas de lumière cette fois-ci, mais comme un bruit étouffé qui dit à l'oreille du moine une seule et unique chose, mais une chose bien précise.

Ce n'est pas comme s'il le pensait, s'il l'imaginait : il le sait.

Un silencieux.

Alors le moine s'arrête d'un coup. Il doit être à six, huit mètres de la vitrine quand il voit l'ombre à l'intérieur du salon des voitures de luxe devenir une silhouette précise. Il observe la façon dont l'autre ouvre la porte et la referme en se servant de son manteau comme d'un gant, il le regarde descendre les deux marches qui mènent au trottoir. Détendu, calme.

Et puisque penser ne sert à rien, le moine accélère le pas derrière cette silhouette et se met à crier :

« Hé! Arrête-toi! »

Mais le type ne se retourne même pas et continue à marcher. Alors le moine court, et cette fois-ci il crie plus fort :

« Arrête-toi! Police! »

Mais pendant qu'il prononce ces mots il doit ralentir parce qu'il a un pistolet sous sa soutane, et jamais autant qu'à présent son Beretta, son 92FS de service, ne lui a paru un accessoire inconfortable, encombrant, difficile à dégainer, ou peut-être est-ce juste que cet habit n'a pas été dessiné pour

les échanges de coups de feu, au contraire, et jamais saint François, ou Padre Pio¹, n'ont dû accomplir ce mouvement ridicule de relever la jupe de bure marron pour braquer une arme.

Ainsi le moine perd quelques secondes, et quelques secondes parfois sont le temps qu'il faut, pendant que l'ombre fait deux pas dans sa direction et le frappe fort d'un coup de pied au plexus, un geste d'athlète.

Un coup de marteau. Un train lancé à pleine vitesse.

Et le moine s'écroule par terre comme foudroyé, et alors la silhouette, qui maintenant n'est plus qu'une paire de jambes, lui fiche un autre coup de pied entre l'oreille et la nuque. Un coup puissant, une flambée de douleur qui part des cervicales et irradie partout comme la foudre.

Puis un autre, au flanc. Autre douleur. Côtes.

Il perd connaissance, le moine, ou quelque chose dans le genre.

Ou peut-être pas, pas tout à fait, parce qu'il a le temps de voir que l'autre se baisse et lui braque un pistolet entre les deux yeux, et ensuite un faisceau de lumière et un coup de frein, et des cris, et des voix qui disent : non, non, qu'est-ce que tu fais !, d'autres bruits qu'il ne reconnaît pas, pendant que les pas de l'ombre s'éloignent vite, et puis deux mains le touchent et des voix disent... mort... évanoui... appelle une ambulance... la poli...

1. Capucin et premier prêtre stigmatisé, canonisé en 2002, Padre Pio (1887-1968) est l'un des religieux les plus célèbres et les plus populaires d'Italie. Son sanctuaire, situé à San Giovanni Rotondo dans les Pouilles, attire les touristes du monde entier. Il n'est pas rare de trouver une image pieuse de Padre Pio dans les portefeuilles, les voitures ou sur les chevets des Italiens croyants, ou même non-croyants.

DE RAGE ET DE VENT

Puis plus rien, c'est-à-dire un noir opaque qu'il ne saurait décrire.

Et la douleur.

Et une sensation de nausée.

Et les pieds froids, bien sûr, ceux-là, toujours, nom de Dieu.

« **Q**uel élégant, monsieur Carlo ! »
 Katrina fait irruption dans la cuisine pendant que Carlo Monterossi est en train de se demander s'il s'accorde un apéritif d'encouragement avant de dîner avec le Boss Suprême de la Grande Usine à Merde ou s'il monte à l'échafaud comme ça, sans l'appui de boissons alcoolisées, comme une vierge au supplice.

Le regard qu'elle lui lance, après cette claironnante exclamation, le fait renoncer. Mais ce compliment si naïf lui fait reconsidérer certaines choses : pourquoi se mettre sur son trente-et-un ? Pourquoi s'endimancher avec cette cravate pour rencontrer un gros bonnet ? Où sommes-nous, dans une comédie des années soixante avec le *cumenda*¹ et les employés effrayés ? Hein ? On s'habille comme pour un dîner au château pour un requin mange-sou qui n'a pas lu un livre depuis l'invasion du Koweït ? Soyons sérieux.

1. Façon toute milanaise de désigner certains patrons à l'attitude discutable. Véritable archétype du richard du nord de l'Italie, il fut incarné au cinéma par l'acteur Guido Nicheli (1934-2007) dont le parler inimitable donnait toute sa puissance à ce personnage à la fois vulgaire, arrogant et raciste, qui prônait une approche hédoniste de la vie.

Alors il va se changer et réapparaît plus égal à lui-même : pantalon bleu, pull en cachemire léger col en V au-dessus d'une chemise bleu clair, et une de ses vestes sportives qui maintenant sont de vieilles amies, des boucliers anti-kryptonite, des camarades de mille batailles.

Bref, il passe d'« élégant métropolitain » à « gentleman aisé qui ne se soucie point de ces choses-là ».

Il se sent mieux.

Pas Katrina.

Elle secoue la tête avec son air « j'aurais mieux fait de me taire » et commence à remplir le frigo avec des gestes précis.

Katrina, deux mètres de tronc de bouleau made in Moldavia, en ce moment en service d'approvisionnement et ravitaillement, prend possession de son champ de bataille, la cuisine high-tech de la maison Monterossi, dont elle est défenseuse et plénipotenciaire.

« Je peut-être cuisine quelque chose, comme ça je laisse pour cette nuit, dit-elle.

— Je sors dîner, Katrina, je n'aurai pas besoin de manger après.

— Je cuisine et laisse tout de même, plutôt congèle, puis monsieur Carlo utilise micro-ondes. »

Ensuite elle s'appuie à un meuble blanc, le dévisage pendant un long moment et demande :

« Vieille servante Katrina peut deviner ? »

Carlo rit.

Cette femme sait tout de lui, le protège, le dorlote. Elle est sa Mary Poppins et il ne s'en priverait pour rien au monde. C'est elle qui sait, qui pourvoit, qui prévoit, qui raccommode avec des pièces bourruées et humainissimes les déchirures de la vie de ce « monsieur Carlo ».

C'est elle qui, pendant ces derniers mois, l'a réveillé le matin et l'a fait lever du canapé pour le mettre au lit, qui a ramassé sur le sol les bouteilles vides d'Oban 14, qui a secoué la tête chaque fois qu'elle voyait du vide dans ses yeux, qui lui a préparé petits déjeuners et aspirines, qui lui a dit avec l'affection d'une vieille tante que « cette belle mademoiselle revient, monsieur Carlo, revient ».

Bref, qui a menti, avec ces soins cajoleurs que l'on réserve d'habitude aux malades sans espoir.

Précisément.

Qu'ensuite elle aille réciter ses neuvaines pour lui et s'occuper de ses fesses en dissertant avec la Vierge de Medjugorje, avec qui elle entretient une constante, nourrie et très directe conversation, ça ne dérange pas Carlo. Enfin, pas trop.

« Allez, Katrina, écoutons madame Irma », dit-il.

Alors elle continue, toujours appuyée au meuble blanc, une énorme branche de céleri à la main.

« Monsieur Carlo va à dîner de travail que monsieur Carlo n'aimerait pas y aller... »

Il hoche la tête :

« Jusque-là, c'est facile... »

— Monsieur Carlo mange peu et boit un peu, j'espère juste un peu, comme ça quand revient à la maison mange ce que Katrina cuisine. »

Carlo rit ouvertement.

Il prend les clés de la voiture et dit au revoir en ricanant encore, il enfle son manteau et sort.

À présent, techniquement, Carlo Monterossi transporte deux tonnes de carrosserie noire et brillante depuis chez lui jusqu'à un restaurant qui se trouve à moins d'un kilomètre à vol d'oiseau. Une sorte de Fitzcarraldo du turbo diesel. Avec la

lenteur d'une caravane de chameaux, il se dirige vers le centre-ville, fend la foule qui rentre à la maison, une fourmilière. Le vent rend tout translucide, lustré, même les visages des jeunes employés qui courent vers l'apéro dînatoire, que le Seigneur nous électrocute tous, mais qu'il fasse vite, il est déjà presque vingt heures.

Carlo conduit lentement, conquiert ses centimètres d'asphalte. Maintenant, à sa gauche, se trouve le Lazzaretto, les morts de la peste, le xvii^e siècle purulent, avec ces deux idiots qui voulaient se marier¹. Et à sa droite, les gratte-ciel des émirs du Mécouillistan, qui ne sont pas du tout de vrais émirs aux robinets d'or, non, ce sont des fonds souverains, des dollars sur pattes. Et comme ça nous avons une petite Abu Dhabi avec sa petite place de style Abu Dhabi. Nous sommes modernes, n'est-ce pas? Nous avons même nourri la planète, si vous voulez tout savoir.

Le restaurant se trouve dans un hôtel qui a plus d'étoiles que la Voie lactée.

Un homme vient à sa rencontre. Carlo sait que ce n'est pas un amiral simplement parce qu'il n'y a pas la mer, c'est donc à une table qu'on l'accompagne, et non à la timonerie d'un yacht de cheikhs.

« Cher monsieur Monterossi bonsoir, nous sommes très heureux de vous recevoir... Monsieur Calleri vous prie de

1. L'auteur se réfère ici au roman *Les Fiancés* (1842) d'Alessandro Manzoni, véritable monument de la littérature italienne où sont racontées les vicissitudes de Renzo Tramaglino et Lucia Mondella, dont le mariage est entravé à maintes reprises par Don Rodrigo, petit seigneur local épris de la future mariée et dans lequel la petite histoire se mêle à la grande, celle du début du xvii^e siècle et de son épidémie de peste.

vous installer à sa table, il sera là dans quelques minutes, puis-je vous proposer un apéritif? »

Sa table. Comme si c'était une trattoria de quartier.

L'amiral disparaît et revient avec une bouteille de champagne, qu'il ouvre avec le naturel de celui qui ne fait que ça dans la vie, lui montre l'étiquette sans lui faire vraiment lire, convaincu que ceux qui arrivent jusqu'à cette table savent reconnaître les millésimes grâce aux nuances de couleurs sur l'écusson du producteur.

Carlo sirote ses bulles en regardant autour de lui : peu de tables occupées, pour la plupart des hommes d'affaires en train de décider, le cœur serré, de se séparer de quelques milliers de salariés, ou de racheter quelque concurrent belge qui s'est bêtement laissé dépasser, ou même simplement d'attaquer le Kamtchatka.

Puis Luca Calleri arrive. En cortège. Lui, un garçon sur la trentaine qui le suit à un mètre et une petite blonde de magazine qui tient dans sa main un iPad avec une coque crocodile, ouverte comme si c'était la carte des vins. Elle est en train de dire quelque chose mais il l'interrompt d'un geste aimable de la main.

« Très bien, très bien, Cristina, venez m'appeler quand ils seront là... Maintenant j'ai à faire. »

Le ton est celui du s'il-vous-plaît-ne-m'obligez-pas-à-regarder-ma-montre, même si naturellement il en porte une au poignet qui coûte l'équivalent d'un Cézanne.

Puis le dîner se déroule sans à-coups.

Le champagne est suivi par un Château d'Yquem 2010 et Carlo pioche au hasard dans un menu où les plats ont des noms inventés par un chef du genre créatif viré fou, un homme qui peut-être a déjà pris des otages en cuisine et

menace de les servir accompagnés de figue caramélisée et fenouil sauvage.

Les entrées sont appelées « petits crocs ». Carlo tâte sa veste, mais non, sacré nom de Dieu, malheureusement il n'a pas pris sa kalachnikov.

Pour faire court : Luca Calleri ne dit pas un mot à propos des émissions, audiences, grilles, car ces choses-là sont prises en charge par l'intendance, et c'est pour ça qu'un général a des colonels à sa disposition, n'est-ce pas ? Lui, le Prince, refait la théorie des systèmes, il parle du poids immense – qui repose entièrement sur son dos – de la Grande Entreprise Culturelle qui contribue à structurer l'imaginaire du Pays. De stratégies médiatiques. De la nécessité de donner, le soir, des rêves et des habitudes à des gens qui renvoient à février l'achat des chaussures de leurs enfants, disons mars si c'est possible, Marisa, ce mois-ci faut payer la vignette de la voiture.

Il ne le dit pas comme ça, bien sûr, mais pour Carlo c'est comme si.

Il dit qu'il est un simple homme d'affaires et qu'il envie beaucoup ceux qui, comme Carlo, ont un travail créatif, et puis parlez-moi de vous, dites-moi comment naît une idée, c'est à vous, qui savez créer, de m'éclairer, je ne suis que l'humble administrateur de l'usine.

À la fin des entrées Carlo l'étranglerait, à la moitié du plat de résistance il regrette de ne pas porter, sous sa veste, une ceinture explosive de djihadiste.

Certes, le format gagnant en ce moment est celui du *storytelling* satellitaire, du *on-demand*, la somme de tous les petits segments qui forment le grand public mais lui, qui est le boss, croit toujours à la télé généraliste : pourquoi un Italien moyen devrait-il payer pour ce que nous lui donnons gratuitement ?

Puis, comme la vanité est une vilaine chose, il ne résiste pas à la tentation de se voir comme un magnat, un Médicis, un Steve Jobs, un novateur illuminé. Et il s'attarde sur le charme de la création qui surprend et déconcerte. Il reconnaît le talent, le génie des autres à condition d'en être d'une façon ou d'une autre le cultivateur, le financeur, le noble inspirateur, le mécène. L'armada d'esclaves dont il s'entoure – les chauffeurs, les pilotes d'hélicoptère, les managers, la belle Cristina sortie d'un concours de beauté – ne sont que les hommages naturels à sa puissance. C'est depuis le haut de cette montagne qu'il peut se permettre de se faire passer pour l'égal d'« artistes » comme lui, comme Carlo. Qui pendant ce temps pense : *Quelle espèce de crétin. Cet homme, se dit à présent Monterossi, est le concentré de tout ce qu'il faut haïr : le cynisme, le pouvoir, l'élégante et provisoire complaisance des vrais puissants.* Et en même temps il éprouve une étrange attraction, une fascination, comme quand on voit le requin blanc montrer ses dents. Seulement, Luca Calleri montre ses dents pour sourire de charmante manière.

« À vous de jouer, Monterossi, c'est vous le génie, Flora De Pisis parle de vous comme d'un prodige. »

Voilà, il ne manquait plus que la divine Flora pour chanter ses louanges, le pire du national-populaire qu'on ait connu dans l'Histoire, et pourtant Carlo inclut aussi la fête de la *polenta taragna* de Zogno et le concours de T-shirt mouillé.

Quant à lui, le prodige, il se limite à des demi-phrases et à des petits contrepoints, le strict minimum, se comporte en artiste. *Si l'autre est assez bête pour y croire, se dit-il, dégageons le passage pour l'ambulance.*

Il est sauvé par la belle Cristina qui arrive dans le dos de son chef avec la légèreté d'un soupir. Elle sourit comme pour s'excuser, en montrant plus de dents que le nombre de masters que papa lui a payés et chuchote :

« Le sous-secrétaire est arrivé, monsieur... Il vous attend dans la salle privée. »

Alors Luca Calleri se lève, souple comme un professeur de tennis qui fait tomber toutes ses élèves, et serre la main de Carlo, debout lui aussi.

« J'ai été vraiment ravi, monsieur Monterossi. Comme on dit... Vous savez où me trouver... et n'ayez aucune prudence commerciale, pas d'autocensure... Inventez, créez, allez à contre-courant ! Surprenez-moi ! Mieux... scandalisez-moi ! »

Le mensonge est évident. Le sous-texte dit clair et net : si ce n'est pas un truc qui nous fait faire de l'argent, ce sont mes amis qui vous botteront le cul.

Puis il regarde sa montre pour la première fois, sans vraiment la regarder.

« Je dois y aller. J'imagine que vous avez, vous aussi, des choses à faire... Moi, je vais porter ma croix... Un sous-secrétaire ! »

Il le dit avec le ton patient d'un grand propriétaire foncier qui ouvre les bras et se plaint de devoir rencontrer les métayers, de temps à autre.

Carlo ne mord pas :

« Je pensais m'arrêter ici au bar et puis direct à la maison... Vous savez, je dois créer... »

L'autre ne saisit pas son sarcasme, ou peut-être qu'il le saisit et qu'il n'en a rien à faire.

« Si c'est comme ça, je vous conseille un rhum spécial de Guadeloupe... J'ai insisté pour qu'ils se le procurent... Goûtez-le... Vous êtes mon invité, naturellement... J'y tiens. »

Puis il sourit encore une fois – son dentiste doit être Michel-Ange – et s'en va, précédé de la belle Cristina et de l'autre jeune homme servile. C'est peut-être comme ça que le Roi Soleil quittait la galerie des Glaces, qui sait.

Carlo ne perd même pas une seconde à espérer qu'il glisse sur le parquet brillant de récurages, parce qu'il sait que la justice n'est jamais aussi simple.

Et les gens comme ça, de toute façon, s'en cognent.

Alors il s'installe au comptoir du bar, par les fenêtres on voit le Dôme, la carte des whiskies a plus de pages que l'*Ulysse* de Joyce et un autre amiral, en veste blanche celui-ci, le regarde avec un point d'interrogation dans les yeux.

Il y a des bouteilles, là-bas, qui coûtent comme un deux-pièces à Lambrate. Mais Carlo compte garder le dos droit, il ne va pas faire d'infidélités à son ami Oban, même s'il lui en faudrait une cave entière pour étouffer les chahuts de sa mauvaise humeur.

« Oban 14 », dit-il.

Il ferme les yeux pendant un instant, le temps de se rappeler où il se trouve, il les rouvre aussitôt et il n'est plus seul.

« Je peux? »

Carlo esquisse une révérence, mais juste avec la tête, imperceptible.

La fille... non... la dame... la dame glisse sur le tabouret à sa droite avec une grâce légère, une robe noire et blanche à l'air très griffé qui la moule comme de la cellophane, une veste noire jetée nonchalamment sur les épaules. Le sac est posé sur un autre tabouret, juste à côté. Elle doit avoir trente-cinq ans mais Carlo n'a jamais été bon pour ces évaluations de vétérinaire. Elle sourit avec un air d'excuse, elle a les yeux noirs, des bijoux discrets et un maquillage raisonnable, modèle qu'est-ce-que-je-m'ennuie-loin-de-Saint-Tropez.

« Vous buvez toujours tout seul? dit-elle avec l'ébauche d'un sourire, dans les yeux aussi.

— Ce soir, ça dépend de vous », dit Carlo.

Répertoire.

« Je prends un Bellini... Je sais, il faut le prendre avant le dîner, pas après, mais moi, vous savez, ce genre de règles... »

Rapide, décontractée, parfaitement à l'aise.

Carlo pense : *L'habitude*.

Arrivent le Bellini pour elle et le deuxième whisky pour lui, et déjà la conversation a pris le pli de l'exploration prudente de terres inconnues, vous savez, ces trucs... Montez sur les hauteurs, sergent ! Regardez au-delà des collines... Villages ? Forêts ?

« Je dînais avec une amie, mais elle a dû... partir d'un coup, voilà... » dit-elle.

Elle n'a pas un ton de séductrice, elle ne flirte pas, elle ne joue pas le numéro de la femme fatale. Ce ne serait pas adapté au lieu, de toute façon. Et elle n'est pas une petite fille.

« Anna, dit-elle à un moment, tendant la main.

— Carlo », dit-il en serrant ces doigts au vernis parfait, sans bagues.

De bons doigts.

Ensuite ils devisent de choses et d'autres, en vérifiant bons mots et compréhension du texte. Elle cite quelques films, bien attentive à ne pas tomber dans le *mainstream* habituel, parle d'une expo à Venise qu'elle aimerait voir. Il répond et relance. Il sait qu'ils ne se disent rien. Il sait que c'est une convention. Qu'ils sont juste en train d'évaluer leur habileté respective, leur extraction sociale, niveau culturel, rapidité de repartie, position de classe sur l'échelle du poulailler. Il n'y en aurait pas besoin, parce qu'un type buvant dans ce bar, d'habitude, ne travaille pas chez ENEL¹, tout au plus fait-il un dîner d'affaires pour l'acheter, digues, centrales et tout.

1. ENEL est l'équivalent d'EDF en Italie.